

Nan Arousseau

FRANCESCA MONTAVI/STOCK

31 OCTOBRE > RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE France

Mauvaise graine

Nan Arousseau raconte enfin cette enfance plantée en lui comme une écharde.



C'est le livre autour duquel Nan Arousseau tourne depuis ses débuts en littérature, en 2005, avec le très remarqué *Bleu de chauffe* (Stock). Un livre étiqueté « roman », certes, comme les trois qu'il a publiés ensuite, mais si personnels et nourris de la vie, des expériences, pas toujours faciles, de leur auteur. Cette fois, aucune ambiguïté, *Quartier charogne* se veut le récit de son enfance, de 1957 à 1966. Neuf années décisives qui vont voir le jeune Nan, six ans au début du livre, décrit comme « un petit garçon simple, actif et démerdard, plutôt bon bricoleur », se métamorphoser en un ado rebelle et bagarreur, puis en petit voyou, et enfin en gangster qui finira en prison. Il faut dire, messieurs les jurés, qu'il a quelques excuses. Nan est né dans une famille modeste, nombreuse – six frères et sœurs dont il est l'aîné. C'est lui qui, le premier, en a vécu le naufrage et ressenti dans sa chair les torgnoles que Lulu, le père, mettait à la mère, Suzon, toutes les nuits où il rentrait ivre après son travail. Lui aussi a quelques circonstances atténuantes. C'était à

l'origine un brave gars, un excellent mécanicien, que la guerre a brisé : le STO, les camps, la violence... Il ne s'en est jamais remis.

Au début, ça allait, lorsque la famille habitait en province, au gré de ses affectations professionnelles. Mais en 1957, les Arousseau emménagent 83, rue des Maraîchers, dans le 20^e arrondissement. Ce qu'on appelait alors « la zone », tout près des anciennes « fortifs » et des puces de Montreuil. Un Paris populaire qui n'avait pas tel-

Ecrit dans un style volontiers parlé, mais jamais artificiel, Quartier charogne est un livre divers et touchant.

lement changé depuis le Hugo des *Misérables*, ou Jules Vallès. Où les dernières fermes et marchés voisinaient avec les bistrotts, repaires des filles de mauvaise vie, des voyous et des souteneurs. Et aussi des poivrots comme Lulu, « [son] vieux ». Chez eux, « c'était pas la misère », comme dit Daniel Guichard. Ils avaient même un cabanon à la campagne, près de Meaux, pour les dimanches et les vacances. Suzon tenait sa maison en ordre et sa nichée bien propre. Nan allait à l'école, et il aimait plutôt ça. La lecture, surtout. Mais les ten-

tations étaient trop fortes, les copains trop nombreux et pas toujours très recommandables. Tout a basculé. Le narrateur du début, brave gosse qui achète *Kiwi* pour les aventures de Blek le roc, ou *Pif Gadget*, se retrouve à 15 ans, suite à ses premiers braquages, au quartier des mineurs de Fresnes. Lulu, lui, s'est installé au cabanon, laissant Suzon seule face à des fins de mois de plus en plus difficiles. La famille finira expulsée, un petit matin, jetée à la rue. On comprend la rage du fils aîné, attisée par les « événements » d'Algérie : le 8 février 1962, à quelques stations de chez eux, avait eu lieu le massacre du « Métro Charogne ».

Ecrit dans un style volontiers parlé, mais jamais artificiel, *Quartier charogne* est un livre divers et touchant. A la fois évocation nostalgique d'un monde disparu, le Paris prolo des années 1950, et récit d'une dérive personnelle. Comment la mauvaise graine arrosée au sirop des rues devient chiendent, chien fou. Et enfin écrivain. C'est là l'essentiel.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Nan Arousseau
Quartier charogne
STOCK

TIRAGE : 5 500 EX.
PRIX : 17,49 EUROS ; 176 P.
ISBN : 978-2-234-07105-6
SORTIE : 31 OCTOBRE



25 OCTOBRE > RÉCIT France

L'art du non-dit

Diane de Margerie enquête sur elle-même, et ne livre pas tous ses secrets.



Chaque volume de la collection « Traits et portraits » du Mercure de France est unique. A l'image de ces meubles d'autrefois que fabriquaient les maîtres ébénistes. Des cabinets de curiosités, semainiers ou secrétaires à tiroirs, dont le concepteur, seul, décidait du nombre, de ce qu'il y dissimulait, et à qui il en confiait les clefs. Un art où Diane de Margerie est experte : celui du secret, de l'énigme, du mystère, dissimulé sous les apparences de l'autoportrait, voire de la confidence.

Composant *Passion de l'énigme*, un peu à la manière d'une fugue de Bach, Diane de Margerie n'en est pas à son coup d'essai. Elle a déjà publié deux récits autobiographiques, *Le souvenir* (Flammarion, 1985) et *Dans la spirale* (Gallimard, 1996). Le premier ayant reçu le prix Marcel-Proust, ce qui ne saurait être un hasard : Diane de Margerie a aussi consacré deux livres à Proust et à son « jardin secret ». L'auteur de la *Recherche* fait partie de ses favoris, avec Conan Doyle, qui, toute petite, lui a donné la passion de l'investigation, des faits divers et des procès, De Quincey, ou encore Moravia, dont elle fut l'amie. Un univers littéraire très homogène.

Ce qui l'est moins, volontairement, c'est la façon dont procède *Passion de l'énigme*. Par associations

d'idées, télescopes et comme au fil de la conversation, sachant que l'auteur pose dès l'abord comme axiome son horreur des dates, de toute chronologie. En parfaite proustienne, elle évoque sa famille : son père Roland, surtout, dont elle prépare la parution des Mémoires, restés inédits depuis sa mort en 1990, lequel avait connu Segalen. C'est à ce père diplomate que Diane doit son enfance cosmopolite : Pékin, Shanghai, Rome, Berlin... Elle regrette surtout de ne l'avoir que mal connu, qu'ils ne se soient jamais vraiment parlé.

Convoqués aussi, mais fugacement, Bertrand, le frère aîné devenu jésuite, Henriette Fabre-Luce, la grand-mère maternelle, amie de Maupassant et de Morand, ou encore son premier mari, le prince italien P., qui possédait une villa sublimement décatie à Sorrente et le pape Innocent XII parmi ses ancêtres ! Sur la suite : pas un mot. On n'est pas là pour se raconter, mais plutôt pour se regarder raconter. L'exercice est brillant, très intellectuel, parfois décousu. Ainsi qu'en témoigne l'iconographie, minimaliste, qui scande le livre, Diane de Margerie n'a pas vidé tous les tiroirs de son meuble à secrets.

J.-C. P.

Diane de Margerie

Passion de l'énigme

MERCURE DE FRANCE, « TRAITS ET PORTRAITS »

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 16,80 EUROS ; 152 P.

ISBN : 978-2-7152-3310-2

SORTIE : 25 OCTOBRE



25 OCTOBRE > ROMAN Italie

Un drôle de rêve

Le Promeneur continue la publication des œuvres de **Mario Soldati** en proposant un étrange roman de 1974.



Dans une critique de 1974, Pier Paolo Pasolini juge l'écriture de Mario Soldati « totalement dépourvue de viscosité : elle n'accroche pas, n'adhère pas, ne colle pas au lecteur », dit-il d'un écrivain dont l'arme la plus efficace est selon lui l'astuce. A ses yeux, *L'émeraude* constitue « l'un des joyaux les plus beaux que la littérature italienne ait inventés ces dernières années ». Ceux et celles qui le liront s'apprentent à entreprendre un sidérant périple littéraire. Le narrateur est un écrivain, Mario, qui cède toujours à « la tentation de raisonner par adjectifs ». Comme Soldati, il est marié en secondes noces, écrit des nouvelles, des romans et fait du cinéma. Notre homme a réussi, il arbore au poignet une Rolex. Le voici de retour, quarante-cinq ans plus tard, à New York où il a vécu de 1929 à 1932, après un séjour à Austin, Texas. Il se trouve en compagnie d'une femme qui, « comme toutes les épouses, excelle dans la tâche d'exorciser les fantômes ».

Dans Fifth Avenue, Mario croise un citoyen belge

aux origines italiennes et imagine qu'il a eu « affaire à lui au cours d'une autre vie ». Count Cagliani promène son chien, un énorme danois couleur gris perle. Il mesure presque deux mètres, possède une allure et des manières qui évoquent « une vieille tante ou un vieux maquereau ». Au lieu de passer une soirée tranquille à l'hôtel avec madame devant la télévision, l'écrivain saute dans le « subway » afin de se rendre à l'invitation de Count Cagliani. Dès lors, rien ne sera plus normal pour Mario. Il sera ici question de télépathie, d'une émeraude. D'un vieux village croulant, Saorge, et de son hôtel du Puy. Etablissement où l'on fait de curieux rêves. Rêves où Mario est pris pour un certain André Tellarini, « peintre de paysages postimpressionnistes ». Avant d'entamer un voyage dans le temps, de traverser « la Ligne » pour se confronter à son passé...

Envoûtant et déroutant, *L'émeraude* est le plus singulier des romans de l'auteur du *Père des orphelins* (Folio). **ALEXANDRE FILLON**

Mario Soldati

L'émeraude

LE PROMENEUR

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR NATHALIE BAUER

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 26,50 EUROS ; 368 PAGES

ISBN : 978-2-07-013777-0

SORTIE : 25 OCTOBRE



31 OCTOBRE > ROMAN France

Le gêneur de Claire



Il est certains livres dans lesquels on ne peut entrer que par effraction. Des livres dont une part de gêne, d'embarras, participe du bouleversement qu'ils provoquent chez leur lecteur.

Ainsi de ce *De là où tu es*, dernier livre de la journaliste et critique de cinéma **Claire Vassé**, après trois romans et deux essais biographiques consacrés à Catherine Breillat et Claude Miller. Miller justement, mort ce printemps, est l'homme auquel elle s'adresse dès le titre de son livre.

Ce serait donc l'histoire d'un homme et d'une femme qui se trouvent et se perdent sans cesse, car elle est moins libre qu'elle ne le croit, lui plus marié qu'il ne devrait. Bref, ils s'aiment, entre deux courants d'air, comme ils peuvent, avec toutes les ressources de leur imagination. Ils font assez peu de projets (la situation ne l'autorise pas), mais bientôt un



JULIEN FAISMAGNE/STOCK

enfant. Et puis, quelques films, ruptures et retrouvailles plus tard, Claude meurt et Claire écrit. Ce livre-là, tout de désolation et de ferveur, de rage et d'infinie tendresse. Claire Vassé tient donc la chronique de cet amour malaisé, mais jamais malséant. Elle confronte son lecteur à ses propres inclinations voyeuristes. Ce qui trouble infiniment ici, ce n'est pas l'identité et la notoriété du père de sa fille, c'est le poids de ce chagrin qu'il révèle, où joie et désastre sont intimement mêlés. Ce livre-là, elle ne pouvait faire autrement que de l'écrire ; rien n'oblige en revanche à le lire, mais si l'on s'y résout, le lecteur se doit d'en partager équitablement le poids de douleur et de beauté. Car une chose en tout cas est sûre, *De là où tu es* est aussi, et peut-être surtout, une vraie proposition de littérature. **OLIVIER MONY**

Claire Vassé

De là où tu es

STOCK

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 225 P.

ISBN : 978-2-234-07412-5

SORTIE : 31 OCTOBRE



2 NOVEMBRE > ROMAN Italie

Andrea et les garçons

Avec son dernier roman, l'auteur italien **Alessandro Baricco** signe une réflexion intime sur l'idée de foi.



L'histoire des pèlerins d'Emmaüs qui ne reconnaissent pas d'emblée le Messie est l'une des préférées du narrateur du dernier roman d'Alessandro Baricco, qui emprunte le nom à cet épisode des Évangiles. Celui qui raconte à la voix détachée de qui se souvient et nous plonge pourtant dans l'éternel présent de la révélation, nous entraîne vers le moment de l'aveuglante lumière. Il avait à l'époque 17 ans, il faisait partie d'une bande de copains : Bobby, le Saint et Luca. Tous se sentaient investis d'une mission, ils savaient que la vie avait un sens, ils étaient catholiques : Jésus était leur modèle, ils pratiquaient l'amour du prochain en soignant les vieux à l'hôpital. Pour ce qui est de l'autre amour, laïc et charnel, ils avaient des copines avec qui ils fricotaient, mais cela n'allait guère très loin. Puis surgit un jour Andrea, dite Andre. Elle appartenait à un autre monde ; belle, riche, insouciance, elle évoluait avec une joie sans culpabilité. Ils lui avaient demandé de chanter dans leur groupe, elle avait refusé. Mais à son contact, il semblait qu'ils

eussent obtenu autre chose. Leurs certitudes se lézardaient, cette existence normale où l'on ne questionnait pas les parents, leur vie, l'ordre des choses. Le père de Luca était déprimé mais personne n'aurait nommé sa détresse taciturne « dépression ». Il était aussi parfois arrivé que les mains des prêtres vous effleurent la cuisse, mais vous receviez des mêmes mains la communion sans moufter. Avec sa beauté sans complexe, sa sensualité débridée, Andre allait leur révéler un monde à la lumière et aux ténèbres mêlées : « la vérité d'un héroïsme à laquelle nous n'avons pas pensé, l'héroïsme d'une vérité parmi d'autres ». Andre, adolescente, avait tenté de se suicider.

L'auteur de *Soie*, dont une édition illustrée par Rebecca Dautremier vient de paraître aux éditions Tishina, signe un récit très personnel. Sans maniérisme et avec une sincérité déroutante, il livre ici un texte à la lumière tremblante, suspendue tel un questionnement à jamais renouvelé. **SEAN J. ROSE**

Alessandro Baricco
Emmaüs
GALLIMARD,
« DU MONDE ENTIER »
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR LISE CAILLAT
TIRAGE : 20 000 EX.
PRIX : 15,90 EUROS ; 144 P.
ISBN : 978-2-07-013170-9
SORTIE : 2 NOVEMBRE



7 NOVEMBRE > ROMAN Espagne

Un train pour le passé

Une septuagénaire d'origine espagnole revoit le film de sa vie le temps d'un voyage en train entre Genève et Lausanne.



Contrairement à ce que son titre peut laisser croire, *Lausanne* n'est pas un roman suisse, mais bel et bien un roman espagnol. L'Andalou **Antonio Soler**, dont c'est le sixième livre publié par Albin Michel dans sa collection « Les grandes traductions », dépayse sur les rives du Lac Léman ses thèmes de prédilection : l'Espagne du sud, l'exil, la guerre civile et les ombres d'un passé qui fait souffrir...

La narratrice, Margarita, est dans un train pour Lausanne où elle va rendre visite à son fils et sa belle-fille. Elle a laissé pour quelques heures son mari, Jesus, malade condamné, dans une chambre d'hôtel à Genève où ils sont venus de Lyon pour consulter un spécialiste. Au rythme de ce court voyage ferroviaire, elle fait défiler sa vie, une vie dont elle lit les traces sur les visages des passagers : une femme assise derrière elle lui évoque son ancienne amie Suzanne, une violoniste au charme toxique, morte aujourd'hui, qui fut, trente ans plus tôt et pendant sept ans, la maîtresse aimée de Jesus. Déroulant ce fil, l'épouse trompée revoit son enfance de fille unique auprès d'un père réfugié

en France dans les années 1940 et d'une mère aigrie. Une vie conjugale sans élan et sans grâce auprès du « *Fraiseur Vila* », employé de la fabrique paternelle de vis et d'écrous. Une maternité frustrante. Et, épine douloureuse fichée au cœur de tout ça, la trahison endurée dans une jalousie muette. Derrière le décor policé de ce train suisse, le paysage intérieur de Margarita est un champ de vieilles batailles jonchées de combattants défaits. Comme dans *Le sommeil du caïman*, publié en 2009, où, à Toronto, un ancien des luttes anti-franquistes exilé retombait sur une vieille connaissance, la septuagénaire est rattrapée par le passé auquel la distance, qu'elle soit géographique ou temporelle, donne des miroitements ambigus... Dans les romans du loué et primé Soler – son *Chemin des anglais*, prix Nadal 2004, a été porté à l'écran en 2006 par Antonio Banderas –, les voyages dans le temps, au pays des fantômes, ont souvent des relents de mélancolie amère. Et les passagers, comme l'observe cruellement Margarita, des airs d'« *astronautes assoupis et ridicules* ». **VÉRONIQUE ROSSIGNOL**

Antonio Soler
Lausanne
ALBIN MICHEL
TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR SÉVERINE ROSSET
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 304 P.
ISBN : 978-2-226-24439-0
SORTIE LE 7 NOVEMBRE



24 OCTOBRE > ROMAN Suède

Le commissaire mène l'enquête



Le nouveau roman de **Björn Larsson** séduit dès son titre : *Les poètes morts n'écrivent pas de romans policiers*. Le Suédois s'y livre à un réjouissant tour de force. Le voici qui nous présente d'abord Karl Petersen,

directeur littéraire de la « vénérable » maison d'édition Amefors & fils. Exigeant, celui-ci sait que « *publier à grand renfort de publicité des livres qui ne sont pas à la hauteur, c'est saper la confiance du public et, au bout du compte, creuser sa propre tombe* ».

Petersen a réuni deux de ses proches collaborateurs afin de leur parler de Jan Y Nilsson, l'un des plus grands poètes suédois et aussi l'un de ceux qui ont le moins de succès sur le plan commercial. Créateur qui s'attache dans son œuvre à « *rendre le monde visible* », Nilsson a renoncé à tous compromis. Il vit sur son bateau de pêche, ne roule pas sur

DR/GRASSET



Björn Larsson

l'or, mais a « *au moins de quoi mettre du beurre sur ses maigres épinards* ».

L'éditeur a persuadé le poète de changer radicalement de registre et d'écrire un roman policier. En lui promettant l'assistance de l'un des meilleurs auteurs de polars du pays, Anders Bergsten.

Petersen a déjà vendu les droits du livre à des confrères étrangers et la publication doit avoir lieu simultanément dans plusieurs pays. Pour Nilsson, s'essayer au polar va lui permettre de faire son devoir de citoyen, de régler ses comptes avec « *les rapaces de la finance* ». Il a déjà un titre : *L'homme qui n'aimait pas les riches*, une intrigue avec un assassin, un policier et une enquête.

Sauf que rien ne va se passer comme prévu. Et que le lecteur va glisser dans une autre intrigue avec un assassin, un policier et une enquête. L'occasion de faire connaissance avec le commissaire

Martin Barck qui, depuis son enfance, rêve de devenir poète ! L'auteur de *Long John Silver* (Grasset, 1995) s'empare des codes du roman policier avec autant d'humour que d'aisance. Le résultat est un pur délice. **AL. F.**

Björn Larsson
Les poètes morts n'écrivent pas de romans policiers
GRASSET

TRADUIT DU SUÉDOIS
PAR PHILIPPE BOUQUET
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 496 PAGES
ISBN : 978-2-246-78452-4
SORTIE : 24 OCTOBRE



7 NOVEMBRE > ESSAI Allemagne

Histoires à faire penser

De courtes proses inédites pour entrer dans l'univers de **Walter Benjamin**.



Des promenades au clair de lune, des collines ou des montagnes que l'on gravit souvent seul, des paysages mystérieux comme des tableaux, des rêves dont on se souvient, des situations cocasses avec des dénouements étranges, tel cet homme qui sauve quelqu'un qui a peut-être tué. Il y a de tout cela dans ces textes de Walter Benjamin (1892-1940). Écrits entre 1932 et 1933, ces récits sont inédits en français, excepté « Je déballe ma bibliothèque » qui a déjà fait l'objet de plusieurs traductions depuis celle de Marc de Launay en 1978. Ce dernier, qui a aussi présenté et annoté cette édition, reprend la formule « *prose d'idée* » pour qualifier l'ensemble. Cela convient bien à la façon dont le philosophe allemand envisageait son travail. Lui-même parlait d'« *images de pensée* ».

Benjamin écrit autant pour montrer que pour démontrer. On en aura une illustration dans sa courte évocation – une page – d'un 14 juillet à Paris intitulée « Bel effroi ». « *Il n'est pas vrai que tous les livres se lisent de la même manière* », indique-t-il. Les siens n'entrent dans aucune catégorie,



Walter Benjamin

tout comme les 47 textes de ce recueil. Certains font penser à Borges par leur manière d'instiller de l'érudition. D'autres à des fragments de Kafka par l'économie des moyens déployés pour poser une atmosphère. Ce qui les réunit, c'est leur brièveté, le sens de la concision et parfois de la chute. « *Le bon écrivain ne dit pas plus qu'il ne pense* ». Voilà pourquoi Benjamin se satisfait de la forme courte, du conte bref ou de l'aphorisme développé. « *Qui cherche à se rapprocher de son propre passé enseveli doit se comporter comme quelqu'un qui creuse* ». Ce n'est donc pas avec une pelle, mais avec des mots

qu'il va sonder sa propre histoire qui est aussi celle de l'Europe de l'après-Grande Guerre. Cet essayiste, au sens le plus noble du terme, n'a cessé de chercher à comprendre les mutations d'un monde qui s'éloignait, d'un monde qui n'était déjà plus le sien et qui devenait le nôtre. Il fit cela avec ténacité et curiosité jusqu'à son suicide, comme d'autres intellectuels juifs effrayés par la terreur nazie.

« *Toute passion confine au chaos, mais la marotte de la collection touche, elle, au chaos des souvenirs*. » Or Benjamin fut aussi un grand collectionneur, un bibliophile qui ordonnait son désordre intérieur. On le voit bien dans *N'oublie pas le meilleur*. Ces petites proses ciselées sont un peu plus que le divertissement d'un grand esprit du XX^e siècle. Elles constituent une sorte d'entrée en matière dans une œuvre plus vaste, un peu comme si Benjamin vous ouvrait la porte de son appartement à Berlin, à Paris, à Moscou ou à Capri, et vous lançait : « *Voilà, c'est là où je vis*. »

LAURENT LEMIRE

Walter Benjamin

N'oublie pas le meilleur et autres histoires et récits

L'HERNE

TRADUIT, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR MARC DE LAUNAY
TIRAGE : 2 000 EX.
PRIX : 15 EUROS ; 104 P.
ISBN : 978-2-85197-248-4
SORTIE : 7 NOVEMBRE

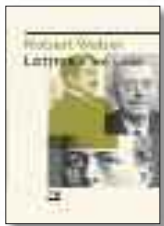


9 782851 972484

6 NOVEMBRE > CORRESPONDANCE Suisse

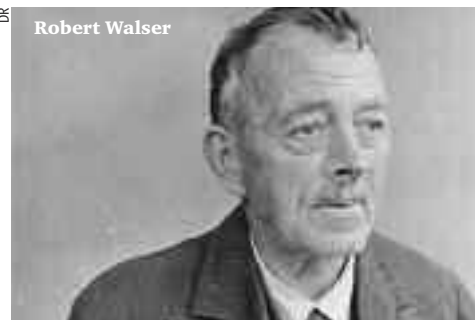
Au monde entier

Le recueil de lettres de **Robert Walser** révèle plus de cinquante ans d'une activité épistolaire intense et singulière, partie intégrante de l'œuvre du poète suisse.



A rebours des clichés le représentant en promeneur solitaire retiré du monde, image associée aux vingt-cinq dernières années de son existence passées derrière les murs d'un asile psychiatrique, Robert Walser a eu pendant la majeure partie de sa vie adulte une activité épistolaire continue et intense. Zoé, son éditeur suisse, en révèle la teneur et l'originalité en publiant, sélectionnées et présentées par Marion Graf, la traductrice quasi exclusive de Walser en français depuis 2000, et Peter Utz, préfacier de ce volume, 266 lettres parmi les 750 conservées. Un recueil d'autant plus intéressant que cette correspondance, qui s'étale sur plus de cinquante ans, est au cœur de l'œuvre, nourricière, indispensable « *complément de sa créativité littéraire* ».

La première lettre reproduite date de 1897, peu avant la première publication de ses poèmes. Walser a 19 ans. Elles sont regroupées par périodes qui coïncident avec les principaux lieux de résidence du poète : Berlin (1905-1913) puis Bienne (1913-1920), sa ville de naissance,



Robert Walser

Berne (1921-1929), l'asile de La Waldau où il est hospitalisé pour désordres mentaux, et enfin, à partir de 1933, l'hospice d'Herisau qui l'accueillera jusqu'à sa mort en 1956.

Ce sont des lettres très peu *privées*, même quand Walser, avant-dernier d'une famille de huit enfants, s'adresse à ses deux sœurs, Fanny et surtout Lisa, dont il est le plus proche. On n'y apprend donc peu de choses intimes sur l'homme Walser, mais beaucoup sur l'écrivain et son rapport à l'écriture. Ainsi que sur le monde littéraire sous ses aspects les plus pratiques, comme le montrent ses relations avec ses différents éditeurs et les responsables des revues d'Europe germanophone avec lesquelles le feuilletoniste qu'il est devenu dans les années 1920 collabore. Lettres dans lesquelles, « *commis de sa propre entreprise littéraire* », il fait l'article de son œuvre,

négoce ses « *honoraires* », argumente jusqu'au choix des caractères typographiques... Mais les plus nombreuses et les plus personnelles sont celles (183 au total) adressées à son amie et « *muse* » Frieda Mermet, lingère au Bellelay et « *axe vital de la vie affective et professionnelle de Walser pendant vingt ans* ». Étrangère au milieu littéraire, elle le nourrit dans tous les sens du terme, le ravitaillant régulièrement en fromage, thé, sucre... En retour, il lui envoie, entre remerciements appuyés, des nouvelles de son travail et « *d'indigentes chaussettes dignes de reprises*... ». A partir de 1933, où « *Walser choisit de vivre sans écrire* », et jusqu'en 1949, date de la dernière lettre reproduite, adressée au mécène zurichois Carl Seelig, les destinataires se raréfient. Ne reste presque rien du paradoxe du célibataire pris entre « *le besoin de relation et l'angoisse de toute attache* » qui a longtemps habité ses lettres. Et rien de l'ambition telle que Walser la formulait à l'une de ses interlocutrices privilégiées, Flora Ackeret, au début de sa vie d'écrivain : écrire au monde entier. V. R.

Robert Walser

Lettres de 1897 à 1949

ZOÉ

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR MARION GRAF
TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 28 EUROS ; 480 P.
ISBN : 978-2-88182-882-9
SORTIE : 6 NOVEMBRE



9 782881 828829

25 OCTOBRE > RÉCIT Etats-Unis

Petit-déjeuner sur canapé

Sam Wasson propose une radiographie passionnante et documentée d'un chef-d'œuvre du cinéma, l'inoxydable *Diamants sur canapé*.



C'est un film culte dont on ne se lasse jamais. Un chef-d'œuvre hollywoodien qu'on a besoin de revoir au moins une fois par an, en salle ou en DVD. *Diamants sur canapé* de Blake Edwards est un miracle absolu d'équilibre, de charme, d'émotion et d'élégance. Impossible de se passer longtemps du *Moon river* d'Henry Mancini, des images de New York sous la pluie, d'Audrey Hepburn et d'une fameuse petite robe noire.

Elu meilleur livre de l'année par le *New York Times*, *5^e Avenue, 5 heures du matin* de Sam Wasson est exactement ce qui manquait aux amateurs transis de *Breakfast at Tiffany's*. Comme un cadeau de Noël avant l'heure dont on parcourt chaque chapitre avec délice. Le volume traduit chez Sonatine propose une maquette chic, des photos inédites, un lot savoureux d'anecdotes et de secrets de tournage. Wasson remonte le courant et détaille chaque épisode de l'affaire. Il s'empare d'Audrey Hepburn lorsqu'elle croise Colette à Monaco en 1951, qu'elle

va jouer *Gigi* à Broadway, s'envoler pour Rome afin d'y briller dans *Vacances romaines*, puis devenir Mme Mel Ferrer. Le journaliste s'intéresse également à un Truman Capote devenu maître dans l'art de guérir les peines de cœur. Un Capote pour qui une certaine Babe Paley tenait la place de « la plus belle femme du XX^e siècle ».

L'écrivain, nous dit Wasson, rédigea *Petit-déjeuner chez Tiffany*, « comme la plupart de son œuvre, avec flegme et une précision quasi chirurgicale ». On y lit l'histoire d'un narrateur anonyme et d'une fille de 18 ans mince et fraîche, Holly Golightly, qui passe d'un homme et d'une ville à l'autre. La demoiselle se trouve être « une call-girl de luxe, une geisha américaine ». De quoi choquer *Harper's Bazaar* qui refusa de publier le roman !

Pour son adaptation au cinéma, l'auteur de *De sang-froid* avait d'abord songé à Marilyn Monroe. On sait qu'il n'en fut rien. Et que le résultat a aujourd'hui donné matière à un travail épatant de précision qu'on ne lâche pas.

AL. F.

Sam Wasson

5^e Avenue, 5 heures du matin

SONATINE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR FRANÇOISE SMITH

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 25 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-35584-074-6

SORTIE : 25 OCTOBRE



Guerre, mensonges et cocorico



Le mensonge n'est pas le territoire de l'historien, mais il peut en tirer profit. **Albert Dauzat** (1877-1955) en a fait la matière de ses *Légendes, prophéties et superstitions de la Grande Guerre*. C'était en 1919.

L'ouvrage, jamais réédité depuis, porte la marque de cette époque : une fluidité de l'écriture mais aussi une appréciation quelquefois archaïque de ces phénomènes. Pour le reste, hormis ce petit décalage vite gommé par les notes concises de François Cochet, l'ouvrage reste assez novateur. Dauzat n'est pas n'importe qui. Ce pionnier de la patronymie française – on lui doit le célèbre *Dictionnaire étymologique des noms de famille et prénoms de France* (Larousse, 1951) – fut directeur à l'Ecole pratique des hautes études. Il est mobilisé en 1914, pas longtemps, pour cause de santé, mais suffisamment pour saisir

l'atmosphère du front et la manière dont la société en parle. Avec une presse muselée par la censure, le non-dit devient vérité. Des journalistes cocardiers n'hésitent pas à broder sur des faits. Une situation idéale pour la « foire aux potins » et le « bourrage de crânes ».

Albert Dauzat, en 1938



Sur ce terrain, Albert Dauzat s'amuse : on a vu des anges et des saints sur les champs de bataille, les Allemands coupent les mains des petits garçons en Belgique, des centaines d'enfants ont été empoisonnés par les laiteries Maggi, etc.

Dauzat ne fait pas que répertorier les fausses nouvelles. Il veut en comprendre l'origine et la circulation. Il veut faire « œuvre de psychologie sociale ». Lucien Graux en 1920 (*Les fausses nouvelles de la Grande Guerre*) et Marc Bloch en 1921 (*Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*) avaient bien saisi l'importance des ragots et des hallucinations collectives. Ce dernier ajoutait même qu'ils constituaient une forme de communication pour la société et qu'il fallait les prendre en compte.

L. L.

Albert Dauzat

Légendes, prophéties et superstitions de la Grande Guerre

LA LIBRAIRIE VUIBERT

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 304 P.

ISBN : 978-2-311-01186-9

SORTIE : 26 OCTOBRE



2 NOVEMBRE > PHOTOGRAPHIES France

Un voyage en « Godardie »

Comédienne, romancière, **Anne Wiazemsky** fut aussi photographe. Son album est une machine à remonter le temps vers l'éternité de la jeunesse et de la nouvelle vague.



Pourquoi ce qui a bien commencé ne devrait-il pas se terminer de même ? Ainsi, cette année littéraire. Pourquoi ne pas la finir aussi bien que nombre de lecteurs l'entamèrent : avec Anne Wiazemsky ? En janvier, l'auteure de *Jeune fille* publiait *Une année studieuse* (Gallimard), récit de douze mois passés dans la lumière et dans l'amour de Jean-Luc Godard, autour du tournage de *La Chinoise*, récit de génération où les enfants sages ne dissipent que leur jeunesse. Aujourd'hui, comme en un avant-goût des fêtes de fin d'année, elle nous offre son album de photographies et de famille de ces années-là, qui serait moins un commentaire d'*Une année studieuse* que son contrechamp (et sa suite, puisque la jeune femme fit l'acquisition du Pentax, qui la révéla photographe, avec ses cachets perçus pour son interprétation dans le film de Godard).

On songe, en feuilletant ce beau livre, au non moins précieux *Tu n'as rien vu à Hiroshima* (Gallimard, 2009), recueil de photographies de l'actrice

Emmanuelle Riva prises autour du tournage d'*Hiroshima mon amour*. Qu'a-t-elle vu, elle, la jeune Anne, dans l'éclat de ses 20 ans et l'objectif de son appareil, durant ces quelques mois où, pour oublier la comédienne qu'elle devient, elle s'imagine un avenir de photographe de plateau ? Rien que de très fugace et précieux. L'intensité inquiète du regard de son mari cinéaste, la beauté de statue de Jeanne Moreau (sur le tournage de *La mariée était en noir*), la vaillance de Mireille Darc, les Stones en anges boudés, le sourire de Pasolini, Michel Cournot dont l'intelligence est une bienveillance, quelques amis aux traits déjà presque estompés. Les plaisirs et les jours d'une bande merveilleuse qui semble deviner que sa jeunesse lui survivra. Le tout accompagné de quelques lignes, bribes de souvenirs et fils d'une Ariane désenchantée, très dans la « manière Wiazemsky », toute d'élégance et de regrets tus.

On objectera que ce livre, « pas de côté » d'une œuvre qui s'affirme un peu plus chaque fois, n'est pas indispensable. C'est vrai puisque rien ne l'est, pas même la mémoire. Celle des autres lorsqu'elle devient la nôtre... O. M.

Anne Wiazemsky

Photographies

GALLIMARD

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 29 EUROS ; 128 P.

ISBN : 978-2-07-013864-7

SORTIE : 2 NOVEMBRE



31 OCTOBRE > HISTOIRE DES IDÉES France

De la servitude involontaire

Le sociologue **Geoffroy de Lagasnerie** analyse l'intérêt de Michel Foucault pour le néolibéralisme et pose un regard critique sur une théorie politique jugée à tort réactionnaire.



Naissance de la biopolitique est l'intitulé des cours de Michel Foucault au Collège de France durant l'année 1978-1979, qui portaient sur la théorie néolibérale. D'aucuns y décelèrent un virage de cutoi idéologique, une droitisation de l'auteur de *Surveiller et punir*. Car en France, qui dit libéral et a fortiori néolibéral dit à droite, très à droite, voire « réac ». C'était bien mal comprendre Foucault, qui à l'idéologie a toujours préféré l'esprit critique et n'a cessé de vouloir déconstruire les cadres qui enrégimentent la pensée. Alors pourquoi cet intérêt pour les plus farouches adversaires de l'Etat-providence et de l'interventionnisme économique prôné par Keynes ? Il s'agit pour Michel Foucault, répond le sociologue Geoffroy de Lagasnerie dans ce passionnant essai, de ne pas être bêtement *contre* mais de saisir en quoi le néolibéralisme rompt avec le libéralisme classique au travers d'une vision politique non moins utopique que le marxisme. Il s'agit de se sentir dépaycé et de se forcer à penser autrement. Le néolibéra-



lisme, ce libéralisme labélisé « sauvage », ne serait alors plus réduit à « une petite doctrine économique de classe », jeté dans le même sac que la droite conservatrice ou réactionnaire, avec laquelle, dans les faits, il est tactiquement allié contre le socialisme. « Une alliance négative », pour preuve : l'article célèbre de l'un des champions du néolibéralisme Friedrich Hayek, « Pourquoi je ne suis pas conservateur ».

La démarche foucauldienne consisterait donc à « faire de la théorie néolibérale l'instrument d'un renouvellement de la théorie », « un instrument de critique de la réalité et de la pensée ». Car « seule cette attitude permet de concevoir une contestation du néolibéralisme qui échapperait à la nostalgie, et qui n'opposerait pas au néolibéralisme ce qu'il a défait ». Tout l'intérêt du livre du directeur de la récente série d'essais critiques « A venir » chez Fayard est d'exposer un courant de pensée ici méconnu, voire mé-

prisé. De Hayek à Isaiah Berlin et aux anti-Lumières, Lagasnerie montre avec une grande limpidité de plume ce qui a pu intéresser Michel Foucault dans le néolibéralisme : l'affirmation de la singularité contre le discours unitaire, le scepticisme à l'égard d'un modèle homogène imposé par l'Etat, la reconnaissance d'une multiplicité inhérente au réel. L'*homo œconomicus* est un homme par définition « ingouvernable », électron libre livré à lui-même dans un monde sans transcendance : le marché ignore Dieu ou une quelconque instance supérieure, seules comptent les formes de l'association et du contrat entre deux sujets autonomes. En repérant les vertus émancipatrices du néolibéralisme, le philosophe, mort en 1984, n'a pas tant adhéré à cette théorie qu'il ne l'a utilisée comme « stratégie », comme « points d'appui possibles à l'élaboration de pratiques de désassujettissement ». Bref, réinventer une politique émancipatrice plutôt que de restaurer le vieil ordre de l'ordre, fût-il de gauche. S. J. R.

Geoffroy de Lagasnerie

La dernière leçon de Michel Foucault. Sur le néolibéralisme, la théorie et la politique

FAYARD, « A VENIR »

TIRAGE : 2 200 EX.
PRIX : 17 EUROS ; 192 P.
ISBN : 978-2-213-67141-3
SORTIE : 31 OCTOBRE



11 ET 25 OCTOBRE > HISTOIRE France

La France des spectres

Une étude éclairante sur les tables tournantes et un numéro de la NRF sur les fantômes. Brrrrr !



Il flotte comme un parfum de revenants cet automne. La *Nouvelle Revue française* nous parle des *Fantômes* et l'historien **Guillaume Cuchet** est allé à la recherche des *Voix d'outre-tombe*, à l'époque où le spiritisme faisait tourner les têtes autant que les tables. L'écri-

vain, lui, n'a pas besoin de ces stratagèmes. Les entretiens (Marcel Cohen, Jean-Claude Schmitt...) et les textes (Arthur Conan Doyle, Philippe Forest, Bernard Quiriny, Antoine Volodine...) réunis par Stéphane Audeguy sont autant de manières de parler des fantômes et de les montrer.

La littérature, la culture, la vie ne sont qu'une vaste maison hantée. Ce n'est pas Shakespeare qui dira le contraire... Mais que penser d'un pays, en l'occurrence le nôtre, qui s'est mis pendant plus de quinze ans à faire tourner les tables ? La réponse, nous la trouvons dans l'étude savante de Guillaume Cuchet. Cet enseignant à l'université Lille-3 Charles-de-Gaulle y explore dans le détail cette pratique venue d'Amérique, des sœurs Fox très précisément, qui furent les premières à tirer profit de ce dialogue avec les trépassés.



Dès lors, on traduit *spiritualism* par *spiritisme* et on adapte cette pratique dans la France des années 1850, en plein essor scientifique et technologique. Un homme incarne ce retour de l'irrationnel dans le rationnel. Il s'appelle Hippolyte Rivail et publie, sous le pseudonyme d'Allan Kardec, *Le livre des esprits* en 1857, la même année que *Madame Bovary*, *Les fleurs du mal* et la mort d'Auguste Comte.

Le succès est fulgurant. La France s'adonne aux excès de tables... tournantes. Hugo bien sûr, mais aussi George Sand, l'astronome Camille Flammarion et même Maurice Lachâtre, l'éditeur du *Capital* de Marx en France, se prennent de passion pour cette philosophie spirite. Guillaume Cuchet, qui a tout lu sur la question, raconte cet engouement : les premiers médiums français, l'embarras de l'Académie des sciences, la réaction de l'Eglise

d'autant plus vive que le psychologue Pierre Janet y voit une démocratisation de la religion !

Au moment où s'installe le positivisme d'Auguste Comte, la France industrielle du second Empire développe des cercles spirites et Lyon devient la Mecque des conversations avec l'au-delà. Dans cet ouvrage passionnant, Guillaume Cuchet montre bien la mutation du rapport aux morts qui se produit alors dans une société française en pleine décomposition religieuse.

Kardec mort, les tables ne tournent plus. Les scandales, les supercheries et les escroqueries ont eu raison du spiritisme. Mais, surtout, les Américains viennent d'inventer un moyen plus extraordinaire encore pour communiquer : le téléphone...

L. L.

Guillaume Cuchet

Les voix d'outre-tombe. Tables tournantes, spiritisme et société au XIX^e siècle

SEUIL

TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 26 EUROS ; 464 P.
ISBN : 978-2-02-102128-8
SORTIE : 25 OCTOBRE



La Nouvelle Revue française, n° 602, octobre 2012

Des fantômes

GALLIMARD

TIRAGE : 2 000 EX.
PRIX : 19,50 EUROS ; 240 P.
ISBN : 978-2-07-013905-7
SORTIE : 11 OCTOBRE



25 OCTOBRE >

ENTRETIENS Etats-Unis

Dialogue beat/pop



Manhattan, 1980. Andy Warhol, maître du pop art, invite dans sa Factory le gotha de l'art underground. William Burroughs, inventeur du cut-up, roi de la Beat generation, a surnommé son appartement le Bunker. L'un fait connaître Lou Reed et John Cale ; l'autre est le meilleur ami de Kerouac et Ginsberg. L'un ne se sépare pas de sa perruque blonde et se veut le plus impersonnel possible, mais enchaîne les mondanités ; l'autre porte des vestons de tweed, a enfin décroché de l'héroïne et sort peu. « Ça lui arrive de parler, parfois ? » demande Warhol au journaliste Victor Bockris, qui veut absolument les faire se rencontrer. « Nous étions les témoins de l'émergence d'une nouvelle tribu jusqu'alors inédite : le mélange des Beats, de la Génération Warhol et du mouvement punk [...]. Dans le public traînaient des artistes en devenir comme Jean-Michel Basquiat et Keith Haring. » Bockris livrera plusieurs monographies sur les acteurs de ce mouvement.

Ces *Conversations* en sont une, où il applique la technique d'interview qu'il dit tenir de Warhol : ne pas préparer les questions et faire « comme s'il s'agissait d'un cocktail ».

Cocktail que le jeune homme renverse sur des cut-ups de Burroughs lors de leur première rencontre... Car ces entretiens sont enregistrés lors de dîners, où l'alcool a, comme souvent, la vertu de délier les langues et le défaut de les empâter. Que le lecteur ne s'attende pas à des discours sur l'esthétique pop ou sur l'abstraction en littérature. Il devra souvent se contenter du *gossip* dont la culture new-yorkaise a fait un mode d'expression à part entière. Une certaine ambiance, de belles photos où apparaissent Mick Jagger et Lou Reed ; où Warhol et Burroughs ne se livrent pas. Mais comme le dit Ginsberg dans sa préface, Warhol a voulu « se poser en tant que transmetteur de l'information et être un miroir ». Quant à Burroughs, il affirmait n'être rien d'autre que son image publique. Dont acte.

FANNY TAILLANDIER



William Burroughs et Victor Bockris.

Andy Warhol et William Burroughs

Conversations

INCULTE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PHILIPPE ARONSON ; CONVERSATIONS RECUEILLIES PAR VICTOR BOCKRIS
TIRAGE : 3 500 EX.
PRIX : 16 EUROS ; 180 P.
ISBN : 978-2-916940-92-2
SORTIE : 25 OCTOBRE



22 OCTOBRE > JOURNAL France

L'œil de Rudigoz

Finitude fait redécouvrir un écrivain français méconnu, Roger Rudigoz, grâce à son journal intime et noir des années 1960 et 1961.



Roger Rudigoz affirmait que ses livres remplaçaient sa bibliographie, « enfin dans la mesure du possible et de la décence ». En 1969, il se disait « mécontent, sans diplômes, sans ressources, sans convictions, sans honte, sans haine depuis peu ». Il avait commencé à publier en 1957 avec *Le dragon Solassier* (Julliard), premier volet d'une trilogie mettant en scène une famille à travers le XIX^e siècle. Puis il a gardé le silence entre *Armande*, ou *le Roman* (Julliard, 1969) et *Les contes de la souris chauve* (L'Ecole des loisirs, 1982), avant de s'éteindre en 1996.

Les éditions Finitude proposent aujourd'hui *Saute le temps*, le singulier journal intime qu'il tint en 1960 et 1961. Dès le 1^{er} janvier, notre homme, alors âgé de 38 ans, brosse un constat terrible de sa situation. « Bilan : ennui, soucis, chagrins, pas le rond, bagarre avec le perceur, mal aux dents, au foie, à la tête, la croûte à gagner, le Julliard raide, dur, sec – rien à attendre –, pas d'amis ou plutôt deux amis, mais le pre-

mier est progressiste, l'autre ultra et fasciste », indique-il avant d'ajouter : « Je me flanquerais bien une balle dans la tête... Pas le courage. »

Roger Rudigoz a compris qu'un écrivain doit manger, plus encore qu'inventer un nouveau langage ou décrire un monde que personne n'a jamais décrit. Le natif de Romans-sur-Isère, dans la Drôme, ville avec ses usines et ses tanneries, confesse qu'il a fait tous les métiers : « photographe, peintre en lettres, monteur dans l'imprimerie, représentant en diverses saloperies qui ne se vendaient jamais, débardeur, manœuvre dans le bâtiment, terrassier ».

En pleine guerre d'Algérie, l'auteur du *Fauteuil vert* (Le Tout sur le tout, 1986) travaille en banlieue. Il regarde les êtres qui l'entourent, alterne les souvenirs de son enfance et de sa famille avec les commentaires sur le présent. On aurait tort de ne pas plonger dans les pages tendues d'un écrivain qui se déclare être celui « des petits retours en arrière, des scrupules, des retouches, des corrections ». AL. F.

Roger Rudigoz

Saute le temps

FINITUDE

TIRAGE : 1 700 EX.
PRIX : 19,50 EUROS ; 224 P.
ISBN : 978-2-36339-018-9
SORTIE : 22 OCTOBRE



31 OCTOBRE > ESSAI Espagne

Le paladin de l'Orient

Juan Goytisolo rassemble ses textes sur Genet, augmentés de leur correspondance inédite.



Toute la trajectoire de Jean Genet (1910-1986), vie et œuvre mêlés, avec les précautions qui s'imposent face à un écrivain mythomane, peut être lue comme une entreprise de provocation. De perversion des valeurs occidentales, rejetées en bloc dès sa jeunesse. Pour lui, le pou est un bijou, et l'ignominie confine à la sainteté. La fuite, le vol, la prostitution, le mensonge, la violence sont ses titres de gloire.

C'est cette grille de lecture et d'analyse qu'a choisie l'écrivain espagnol Juan Goytisolo (né à Barcelone en 1931), qui fut un ami de Genet, de 1955 à sa mort. Bien qu'ils se soient toujours vousoyés, Jean exerça sur Juan une influence décisive, l'encourageant à se radicaliser dans ses propres combats. Ainsi, ce n'est pas un hasard si Goytisolo a assumé, sur le tard, son homosexualité, ni s'il est parti vivre à Marrakech. Un rejet viscéral et radical de l'Occident au profit de l'Orient, autre point commun entre eux. Genet, on s'en souvient refusa, d'être enterré en terre française. Il aurait pu choisir de reposer à Barcelone, dans ce Barrio Chino où il séjournait au début des années 1930, s'adonnant au vol et à la prostitution. Mais il a opté pour le Maroc, le vieux cimetière espagnol de al-'Arâich (ou La-

rache), où sa tombe est devenue un véritable lieu de pèlerinage.

Genet, selon Goytisolo, était proche de la *mâlamiyya*, le « blâme » prôné par certains mystiques soufis, et pourrait bien être considéré un jour comme un saint (*walâ*) par les musulmans. Notamment les Palestiniens, dont il se fit le paladin dans son dernier livre, *Un captif amoureux*, paru posthume en 1986. Comme il avait un temps adopté la cause des Black Panthers. Un livre difficile. « Son chef-d'œuvre », dit Goytisolo, qui le défendit lors de sa parution, alors qu'il était violemment attaqué par une certaine partie de la critique, et que son auteur n'était plus là pour riposter.

Juan Goytisolo rassemble aujourd'hui les quatre essais qu'il a consacrés à Genet, augmentés des quelques lettres de leur correspondance qu'il a retrouvées : sept seulement, de 1958 à 1974. Les autres, il les a perdues dans ses pérégrinations. Lettres familiales, où Genet n'hésite pas à se lâcher. Ainsi, durant un de ses séjours à Tanger, il tempête : « la Méditerranée, [...] civilisation de l'olivier, culte de la virilité, comme tout ça me fait chier ! ». Pour être un saint soufi, il faut savoir se renier soi-même. J.-C. P.

Juan Goytisolo

Genet à Barcelone

FAYARD

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR ABDELATIF BEN SALEM, JOËLLE LACOR ET ALINE SCHULMAN
TIRAGE : 2 000 EX.
PRIX : 16 EUROS ; 160 P.
ISBN : 978-2-213-67088-1
SORTIE : 31 OCTOBRE



31 OCTOBRE > ROMAN ILLUSTRÉ Japon

Le photographe amoureux

Un roman visuel sur la jeunesse tokyoïte.



Outre ses qualités littéraires, *Les fruits de Shinjuku* est un ouvrage élégant, grâce aux illustrations d'Amandine Grandcolas. Pleines pages en couleurs, où prennent vie sous nos yeux les personnages du roman, et leur environnement urbain, ou bien strips en noir et blanc soulignant telle scène importante pour l'intrigue. Jamais l'image ne répète le texte, elle lui donne plus de réalité. D'autant que le roman de **Morita Ryûji** – en fait, une *novela* – est déjà, en lui-même, très visuel.

L'histoire commence avec Ryôta, voyeur et photographe amateur, accessoirement kleptomane, qui observe et prend en photo de sa fenêtre sa voisine d'en face, une prostituée, même quand elle reçoit ses clients. La fille est très jeune, encore adolescente. Il en tombe progressivement amoureux. Avec son ami Ichirô, fils de pharmacien défoncé aux médicaments, ils vont la suivre, faire sa connaissance, lier amitié, apprendre qu'elle s'appelle Maria et qu'elle est philippine. Mais, pour la fréquenter, il faut payer ! Maria « appartient » à un jeune maquereau pas commode. Ryôta propose de la racheter, de l'épouser. Mais Maria est mineure. Comment se sortir de cet imbroglio ?

A travers les aventures des deux garçons, désœuvrés et à la morale élastique, Morita nous dépeint sa ville, ses centres commerciaux, ses quartiers branchés, avec de nombreux bars comme le Pulp. Sans jugements ni fioriture – Ryôta lui-même est le narrateur –, sans faire de la jeunesse nippone la description apocalyptique que l'on trouve parfois chez d'autres écrivains japonais, ou même dans certains de ses romans. Ryôta et Ichirô ne sont pas punks, ni *fashion addicts*. Juste de simples fils de bourgeois qui s'attardent à savourer la fin de leur adolescence. Morita Ryûji, né à Tokyo en 1954, a été journaliste au magazine d'information culturelle *PIA*. Il a publié son premier roman, *Un rêve plus long que la nuit*, en 1985. Depuis 1996, concentré sur l'écriture, il est considéré comme l'un des auteurs japonais des plus importants. A l'origine, *Les fruits de Shinjuku* faisait partie du recueil *Tokyo électrique*, célébration éclatée d'une mégapole qui ne dort jamais et où tout semble possible : mais pas forcément d'épouser une prostituée mineure tombée aux mains de caïds sans scrupule. J.-C. P.

Morita Ryûji

Les fruits de Shinjuku

PHILIPPE PICQUIER

TRADUIT DU JAPONAIS
PAR CORINNE QUENTIN ; ILLUSTRATIONS
D'AMANDINE GRANDCOLAS

TIRAGE : 2 500 EX.
PRIX : 13 EUROS ; 96 P.
ISBN : 978-2-8097-0383-2
SORTIE : 31 OCTOBRE



6 NOVEMBRE > BD Canada

Mourir en Normandie

Scott Chantler retrace l'opération Overlord à travers le journal de son grand-père engagé avec un régiment canadien.



Deux généraux fait penser à *La guerre d'Alan*, que L'Association vient de rééditer. Emmanuel Guibert y restituait avec une intensité rare les souvenirs d'un soldat américain, qu'il avait lui-même recueillis, pendant la Seconde Guerre mondiale. Reconnu dans son pays mais introduit pour la première fois en France, le Canadien Scott Chantler relate pour sa part la préparation en 1943 et les premières semaines du débarquement de Normandie en juin-juillet 1944. Il s'appuie sur le journal de son grand père, Law Chantler, auquel il rend un bel hommage, mais aussi sur les lettres que son ami Jack Chrysler a adressées alors à sa femme, et sur le journal de guerre du Highland Light Infantry of Canada, avec lequel ils ont tous deux participé à l'opération Overlord.

Qu'il s'agisse de la découverte de Lon-



dres par les deux jeunes lieutenants, de leur entraînement éprouvant en Angleterre ou du débarquement lui-même, Scott Chantler livre un récit apparemment dépassionné. Mais il est si fourmillant de détails que ceux-ci finissent par exsuder une atmosphère d'extrême tension lorsque, après une traversée mouvementée de la Manche, le régiment débarque sous une pluie d'eau et de balles sur la plage de Juno. Glissant du kaki au rouge, le dessinateur montre des soldats extatiques partir à l'assaut de Buron, l'un des verrous pour la prise de Caen. Bien arrimé à un trait clair et confortable, suivant un texte à la neutralité rassurante des journaux de campagne, Scott Chantler instille un climat plus inquiétant, mettant au jour les faces sombres d'une opération militaire majeure.

FABRICE PIAULT

Scott Chantler

Deux généraux

LA PASTÈQUE

TIRAGE : 2 000 EX.
PRIX : 19,70 EUROS ;
152 P. BICHRO
ISBN : 978-2-923841-24-3
SORTIE : 6 NOVEMBRE



25 OCTOBRE > ALBUM

JEUNESSE France

Peau de lapin



Il ne posait pas vraiment de lapin, le lapin blanc d'Alice au pays des merveilles... mais il était toujours en retard. Motus et bouche cousue sur les raisons de ces contretemps. L'album *Madame le lapin blanc* s'engouffre dans cette

énigme et nous fait entrer dans la sphère familiale et intime de la femme de ce personnage carrollien. Comme toutes ses congénères, elle a une nombreuse progéniture. La sienne lui donne bien du tracas. Ainsi l'aînée, Beatrix, après avoir voulu devenir tout à tour pompière, scaphandrière puis punk, s'est mis en tête de devenir top-modèle. Résultat : adieu les saltimbocca de carottes, les carottes à la diable et les sandwiches carotte-carotte que l'album détaille sur une double page ! Quant aux jumeaux Gilbert et George (sic), ils lui donnent moins de fil à retordre. Le petit Eliot, lui, est bien un peu étrange quand il demande pour Halloween un costume de lapin blanc... Bref, la ribambelle de lapereaux est usante et pompante à souhait, mais Madame le lapin blanc s'en accommode cahin-caha. En revanche, ce qui ne va pas dans sa vie, mais alors pas du tout, c'est son mari, qui ne daigne jamais couler le moindre regard vers elle, préférant éternellement consulter sa montre. Elle a beau se mettre un seau sur la tête pour lui servir son thé, tout essayer pour attirer son regard, rien n'y fait. Le lapin blanc vit dans son monde... A lui les grands débats du siècle, à elle les tracas du quotidien. Aujourd'hui, elle a 30 ans, mais son lunaire de mari va-t-il seulement s'en souvenir ? Avec une sacrée dose d'humour et de tendresse, cet album revisite d'un œil féministe le célèbre conte de Lewis Carroll, multipliant les clin d'œil comme cette immense ballerine noire d'Alice qui bloque l'entrée au salon... L'illustration de **Gilles Bachelet est truffée de détails croquignoles, que ce soit la photo de famille sépia où le mari fait la tronche, ou la double page d'une salle de classe dont la maîtresse dit qu'elle est « pleine de vie et de diversité ». De fait, on y voit tous les élèves de la classe parfaitement concentrés sur leurs... bêtises, qui de lancer une cocotte en papier, qui de jouer aux cartes sous la table... Gilles Bachelet, qui avait décroché un Baobab à Montreuil en 2004 pour *Mon chat le plus bête du monde*, revient avec bonheur cet automne. On espère que son album, comme les lapins, fera plein de petits...**

Gilles Bachelet

Madame le lapin blanc

SEUIL JEUNESSE

TIRAGE : 15 000 EX.
PRIX : 15 EUROS ; 32 P.
ISBN : 978-2-02-109277-6
SORTIE : 25 OCTOBRE



FABIENNE JACOB